

Laval théologique et philosophique



P. D. DOGNIN, O.P., *Initiation à Karl Marx*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 X 21.5 cm), 420 pages

J. de Monléon

Volume 27, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020264ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020264ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Monléon, J. (1971). Compte rendu de [P. D. DOGNIN, O.P., *Initiation à Karl Marx*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 X 21.5 cm), 420 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 27(3), 310–311. <https://doi.org/10.7202/1020264ar>

sophiques en définissant la vertu, le bien suprême, la sagesse, les relations de la justice et de la religion. Cette étude spéculative et systématique de la morale n'avait jamais été tentée par ses prédécesseurs. Bien avant saint Ambroise ou saint Augustin, Lactance a été un moraliste chrétien ; il n'a pas seulement « baptisé le terme de *philosophia moralis*, il est le fondateur de la morale chrétienne, intégrée à la théologie » (p. 178).

À côté des écrits des Pères, sur lesquels s'appuie cet essai d'histoire de la morale, il existe des documents vécus, les *Actes des Martyrs*. Ils prouvent que les moralistes africains des premiers siècles n'étaient pas étrangers aux réalités chrétiennes de leur temps : il y a correspondance entre les écrits et la vie (pp. 181-184).

M.S. tente en conclusion une rapide synthèse, où le lecteur trouve à la fois les thèmes communs à toute l'époque et l'apport propre à chaque écrivain (pp. 184-191). Ces pages sont excellentes.

L'ouvrage a vraiment la forme d'un « dossier de recherche » avec la « synthèse » qui lui sert de complément. L'auteur nous a avertis, dans l'introduction (p. X), qu'il laissait au lecteur le soin de juger. En fait, la méthode qu'il emploie est la seule acceptable en histoire de la pensée ; elle a cet avantage de sauvegarder l'objectivité en obligeant sans cesse le lecteur à retourner à des textes qui déjà ont été bien situés dans un ensemble d'œuvres. L'apparat technique, qui apparaît un peu lourd d'abord, est quasi parfait ; d'autre part, l'auteur a eu l'habileté de bien distribuer ou diviser son texte en multipliant les titres et sous-titres.

On pourrait peut-être reprocher à M.S. d'avoir, dans un premier trait, glissé un peu vite sur Minucius Felix et Arnobe et de nous présenter une synthèse plutôt brève. Mais, en apprenant la parution d'une nouvelle édition revue et augmentée de son premier ouvrage, *Le Stoïcisme des Prêtres de l'Église de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, on imagine assez bien que l'auteur ne tardera pas à combler les lacunes d'un livre qui constitue déjà un excellent instrument de travail pour les historiens de la morale.

Hervé GAGNÉ

P. D. DOGNIN, O.P., *Initiation à Karl Marx*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 21.5 cm), 420 pages.

La ligne de recherche suivie par le R. P. Dognin, O.P., peut être caractérisée ainsi : sans négliger l'importance des œuvres de jeunesse de Karl Marx, donner au *Capital* la place primordiale qu'il mérite dans la synthèse de la pensée marxiste.

Pour répondre à ce projet le P. Dognin tente, à partir de l'analyse rigoureuse des textes, de trouver une réponse aux questions suivantes : l'auteur du *Capital* a-t-il complètement abandonné l'*humanisme* de ses œuvres de jeunesse ? La société de l'avenir est-elle, selon lui, vraiment *matérialiste* ? Conçoit-il l'histoire de manière purement *scientifique* ? Parvient-il au terme de son raisonnement scientifique sans être obligé de réintroduire le *besoin* dans la détermination de la valeur ? Ces questions importantes sont posées et traitées avec clarté et rigueur.

Le P. Dognin consacre la première partie de son ouvrage à la *philosophie* de Marx. Il montre comment les attaques de Stirner ont contraint l'auteur des *Manuscrits* à abandonner la notion d'*être générique*. Abandon qui ne porte aucune atteinte à l'athéisme. En outre, certaines ressemblances entre le *Capital* et les œuvres de jeunesse amènent à se demander si la notion d'*être générique* a totalement disparu de la pensée de Marx.

Dans une seconde partie, consacrée au *Capital*, l'auteur montre que pour Marx la *conscience* n'est pas entièrement déterminée par la *vie*, et que la loi de la *valeur-travail* est au centre non seulement de la critique du capitalisme, mais encore de la conception marxiste de la science économique.

Entre l'interprétation purement *humaniste* de la pensée de Marx, qui la ramenait tout entière aux écrits de jeunesse, et la cassure épistémologique marquée par L. Althusser, le P. Dognin nous semble indiquer une voie moyenne plus vraie et plus profonde. Il est clair que certains thèmes des commencements se sont non pas abandonnés, mais transposés et renforcés dans le développement ultérieur de la pensée de Marx : par exemple le thème de l'homme

producteur. Thème que l'on aurait aimé voir le P. Dognin approfondir davantage, dans ce livre qui allie la clarté didactique d'une excellente connaissance des textes sources et des problèmes actuellement discutés par les exégètes de Marx. Tous ceux qui désirent s'initier à l'œuvre et à la pensée de Karl Marx trouveront dans cet ouvrage une aide précieuse et sérieuse.

J. de MONLÉON

EN COLLABORATION, **Société injuste et Révolution**, Colloque de Venise 1968, sous les auspices de Pax Romana et de l'IDOC, Paris, Éditions du Seuil, 1970 (14 × 20 cm), 191 pages.

Le colloque de Venise touchait une question vitale qui angoisse la conscience de nombre de chrétiens, et parmi les meilleurs. Car, dans la société occidentale, la révolution, la guerre de libération, la guérilla, sont passées de l'état de concept à l'état de réalité quotidienne et de faits. Et le colloque de 1968 s'était donné comme mission de réfléchir sur ces faits, pour essayer d'en découvrir l'aspect rationnel. Par ailleurs, ce thème ne pouvait pas être abordé sous un angle purement spéculatif : actuellement, des chrétiens participent activement à la lutte révolutionnaire violente ; d'autres chrétiens pratiquent la non-violence et, eux aussi, y trouvent la mort.

Un tel sujet exige diverses approches et en particulier une approche historique, une approche sociologique et une approche théologique. À travers ces points de vue, les auteurs tentent d'esquisser une réponse aux questions suivantes : qu'est-ce que la révolution ? Quelles conditions sociologiques et économique-politiques font naître le ferment révolutionnaire ? Quelle rationalité intrinsèque comporte la révolution ? Est-ce que la révolution comporte nécessairement l'usage de la violence ? Est-ce qu'une vision chrétienne de la libération et du salut de l'homme peut accepter le fait révolutionnaire ?

Dans une première partie, Jean Leca, François Houtart et José Luis L. Aranguren analysent les aspects historiques et sociaux

de la révolution. Ces recherches conduisent à se demander si, dans la société actuelle, existent les éléments qui peuvent faire apparaître celle-ci comme injuste, et donc prégnante d'un état révolutionnaire.

Une deuxième partie analyse le problème moral qui se présente aux chrétiens qui, habitués à la doctrine de l'ordre établi qu'il s'agit de défendre, doivent, en pratique, faire face à une exigence de changement qui ne peut se réaliser sans une action précise visant à rompre l'ordre établi. Une telle question oblige à scruter les bases psychologiques, anthropologiques et théologiques de l'action chrétienne. C'est dans ce chemin que le Père Chenu nous conduit, en nous présentant une étude sur la théologie de la mutation. On cherche ensuite à situer la révolution face à la pauvreté évangélique pour conclure à la valeur de la pauvreté évangélique comme ferment efficace de mutation révolutionnaire. Enfin, après avoir rappelé la nécessité pour toute théologie, à la fois d'examiner le phénomène universel de la révolution et de se mettre à l'écoute d'une façon loyale et objective de la Parole de Dieu, le Père Pinto de Oliveira cherche à montrer les exigences d'inventivité incluses dans l'amour : « La nouvelle alliance réclame un changement total dans le sens de l'amour » (page 120) et c'est d'abord par une fidélité dynamique, une écoute de la Parole se déployant dans l'histoire, qu'on peut bâtir une théologie contemporaine de la révolution.

Mais le problème moral de la révolution conduit inévitablement au problème angoissant de la violence ou de la non-violence comme moyen et style propre de la révolution. Est-ce que la non-violence est le seul comportement conforme à l'esprit de l'évangile ? Ou bien est-ce que la doctrine traditionnelle de la guerre juste est encore valable ? Les chrétiens restent profondément divisés face à de telles questions. Et les responsables du colloque ont voulu tenir compte de cette division en présentant des études sur la non-violence et sur l'économie de la violence.

Ce colloque qui fut, en somme, une confrontation des faits avec l'idéal chrétien de la fraternité universelle, a apporté quelques